

Bulletin mensuel de
l'Académie des sciences et
lettres de Montpellier

BULLETIN
de
L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
de
MONTPELLIER

N° 66

Année 1936

Bureaux de l'Académie pour l'année 1937

BUREAU GENERAL

MM.

<i>Président</i>	FLICHE.
<i>Vice-Président</i>	MASSOL.
<i>Secrétaire général</i>	MERCIER CALVAIRAC LA TOURRETTE (G.)
<i>Secrétaire général adjoint</i>	CARRIEU (M.).
<i>Trésorier</i>	GUIBAL (J.).
<i>Bibliothécaire</i>	BEL (H.).
<i>Directeur du Bulletin de l'Académie.</i>	GIRAUD (Marcel).

SECTION DES SCIENCES

<i>Président</i>	MASSOL.
<i>Vice-Président</i>	GALAVIELLE.
<i>Secrétaire</i>	GRANEL DE SOLIGNAC (F.).

SECTION DES LETTRES

<i>Président</i>	BEL.
<i>Vice-Président</i>	Colonel CROS.
<i>Secrétaire</i>	GUENOUN.
<i>Secrétaire adjoint</i>	AMADE (J.).

SECTION DE MEDECINE

<i>Président</i>	HARANT.
<i>Vice-Président</i>	TÉDENAT.
<i>Secrétaire</i>	GIRAUD (Marcel).

Les Discours de Réceptions

Réception de M. LENOIR

Discours de M. LENOIR

Le grand honneur que vous me faites aujourd'hui, Messieurs, en m'accueillant parmi vous, me comble à la fois de confusion et de reconnaissance. Après deux années seulement passées dans votre ville, il me semble que je n'ai pu encore acquérir droit de cité et je crains que votre jugement à mon égard n'ait été trop bienveillant. Mais, je dois vous avouer, malgré mon indignité, et le regret de vous quitter beaucoup plus tôt que je n'avais prévu, la grande joie que j'éprouve à faire partie de votre compagnie, dont la renommée dépasse de très loin les limites du pays méditerranéen.

L'Académie de Montpellier ne se borne pas, comme beaucoup de sociétés de province, à l'étude de questions d'intérêt local; son activité s'exerce dans tous les domaines, et les bulletins périodiques qu'elle publie, sont pour les esprits curieux une source de documentation infiniment précieuse.

Comment n'en serait-il pas ainsi?

Fondée en février 1706, par lettres patentes de Louis XIV, dans cette capitale du Bas-Languedoc, intense foyer de culture, elle représentait une réunion de savants, de lettrés dont les travaux étaient universellement connus et qui entretenaient des rapports fréquents avec l'élite intellectuelle du Royaume et de Paris en particulier.

Sur cette terre méridionale, en bordure de la Méditerranée, et située au pied des derniers contreforts des Cévennes, le

climat est privilégié, il profite à la fois de l'air marin et de la brise des montagnes.

L'influence du climat sur la civilisation n'est pas douteuse. C'est le sol qui façonne les races et crée les traditions. Aussi, depuis des temps très reculés, Montpellier est-il un centre d'attraction et de rayonnement pour toutes les manifestations qui sont du domaine de l'esprit.

Dans la vie d'un peuple, la géographie se trouve toujours intimement liée à son histoire. Il en est de même pour les individus.

C'est pourquoi il m'a semblé nécessaire, à moi surtout qui n'ai pas eu le plaisir de connaître mon regretté prédécesseur, de faire au moins la connaissance de son pays d'origine, de cette région du Gévaudan qu'il aimait tant, où se sont passées ses années d'enfance, où il a vécu une grande partie de son existence et où il repose maintenant auprès de ses ancêtres, dans le cimetière de Marvéjols, sa ville natale.

Ne vous étonnez pas trop; mon zèle n'a rien de méritoire, car j'adore me déplacer et découvrir des horizons nouveaux.

Ah! le délicieux mais trop court voyage que je dois à M. D'ESPINASSOUX! Parti le jour de l'Ascension avec la seule préoccupation de ne pas perdre un détail de tout ce que je verrais, malgré le temps incertain, j'ai profité de la plus belle époque de l'année pour contempler la nature dans son épanouissement: Spectacle qui se renouvelle sans cesse mais toujours merveilleux.

De Montpellier jusqu'aux confins de la Lozère, la route vous conduit à travers une des régions les plus pittoresques de France. La vigne qui règne souverainement et sans partage dans la plaine, doit conquérir sa place au milieu des garrigues; elle s'accroche avec effort au flanc des collines, découpant dans les broussailles, les pins et les chênes-verts, des taches lumineuses sous le soleil, régulières comme des damiers sur lesquels tous les pions seraient alignés.

Ce n'est pas la grande montagne, les sommets qu'on y découvre n'ont qu'une faible altitude, mais les escarpements, les masses rocheuses et les vallées profondes témoignent d'un violent bouleversement à des époques très reculées. Au-delà de Bédarieux, les monts sont plus élevés, la vigne devient plus rare et la forêt plus dense, des champs entiers de genêts

odorants et des buissons de chèvrefeuilles recouvrent les clairières.

La route en corniche domine la rivière, roulant ses flots rapides entre d'étroites murailles ou bien se répandant dans la vallée plus large sur des bancs de sable et de galets. A chaque versant que l'on franchit, le paysage change d'aspect.

Entre Roquefort et Millau, de vastes prairies recouvertes de marguerites sont encadrées dans un cirque de montagnes. De loin, escaladant les pentes abruptes avec leurs toits aux tuiles rouges, les maisons qui s'étagent, semblent peintes sur un fond de verdure, comme la petite ville dont parle LA BRUYÈRE.

En approchant du Gévaudan, la campagne devient très boisée : ce ne sont plus les arbres rabougris et clairsemés des garrigues, mais de belles forêts très denses, peuplées de chênes magnifiques, de bouleaux et de hêtres. Et puis, après une éclaircie, l'on découvre la masse imposante du Pic du Midi qui ressemble à une immense coupole.

La vallée qui s'étend à ses pieds est riche et fertile et Marvéjols, bâti à peu près au centre, sur les bords de la Coulagne, fut autrefois une cité assez importante et prospère. Elle paraît bien déchue aujourd'hui. De son enceinte fortifiée il ne reste plus que trois portes flanquées de tours crénelées, encastrées entre de vieilles maisons. Une rue étroite et mal pavée traverse la ville du nord au sud, reliant la porte du Chanelle à la porte du Théron. Elle s'appelle toujours, la rue Droite et ne peut être mieux désignée. Aucun monument digne de ce nom : tout a été détruit pendant les guerres de religions, et les rares vestiges qu'on rencontre çà et là, les portes elles-mêmes, sont des reconstructions faites par HENRI IV. Le Gévaudan fut une des régions les plus éprouvées par cette lutte fratricide qui ravagea si longtemps une grande partie de la France.

Il avait déjà eu à souffrir de nombreuses incursions causées par les Anglais au XIV^e et au XV^e siècles. Jusqu'en 1161, cette province avait été à peu près indépendante sous l'autorité de l'évêque de Mende. Mais, à cette époque, pour se faire protéger contre la ligue des Seigneurs, l'Evêque demanda l'assistance du roi de France, LOUIS VII. L'intervention du pouvoir royal dans les affaires de la province finit par aboutir au traité de pariage conclu entre l'évêque DURAND et Philippe LE BEL, en 1306.

En vertu de ce pariage, il y eut deux sièges d'autorité à Mende, avec l'Evêque, à Marvéjols avec le Roi, et dans la suite, les Etats de la province se réunissaient alternativement à Mende et à Marvéjols, présidés dans la première de ces villes, par l'Evêque et dans la seconde, par le délégué du Roi.

La Réforme devait exercer rapidement son influence dans tout le Gévaudan, mais les protestants étaient plus nombreux sur le territoire de Marvéjols que sur celui de Mende. On a surtout conservé dans le pays, le souvenir du capitaine Mathieu DE MERLE, chef des religionnaires, qui s'empara de la ville en 1577 après avoir ravagé les environs.

L'Eglise fut détruite, les cloches fondues pour faire des canons et les habitants massacrés. Tous les survivants durent se faire protestants.

Mais, en 1583, Marvéjols fut repris par les catholiques et la population obligée d'abjurer publiquement, redevint catholique. Occupée de nouveau par les protestants en 1585, la malheureuse ville dut subir un siège de douze jours par les troupes de JOYEUSE, au bout desquels elle capitula. Cette fois, la destruction fut complète et la répression non moins terrible qu'avec les protestants. Enfin, à l'avènement de HENRI IV, commença une période d'apaisement, la ville put renaître de ses cendres, les trois portes principales furent reconstruites. Sur l'une d'elle, la porte Soubeyran, on lit encore cette inscription :

*Pour avoir déchassé l'Anglais de ma province
Je porte d'une main la fleur de lys,
Pour avoir soutenu le grand Henry mon Prince,
par fer, par feu, par sang, presque je défais.
Mais ores ce grand Roy faisant Astrée naître
Dans le cœur des Français follement désunis,
Marvéjols l'a brûlée ainsi comme un Phénix
A fait malgré le feu de ses cendres renaître*

Les armes de Marvéjols sont en effet ainsi décrites :

*D'Azur à deux murailles de sable avec une main
D'Argent tenant une fleur de lys d'or en chef.*

Cependant, la paix religieuse n'était pas encore définitive; la Révocation de l'Edit de Nantes fut la cause de nouveaux troubles: elle provoqua la guerre des Camisards avec tous ses épisodes sanglants. Le pays ne se relevait d'un fléau que pour

en subir un autre; en 1722, il fut ravagé par la peste; en 1766, infesté par une invasion de loups.

Malgré toutes ces vicissitudes, la population conservait son énergie et sa vitalité. Les races montagnardes ont des qualités extraordinaires d'endurance et de ténacité. Non seulement les terres ne cessèrent pas d'être cultivées, mais encore une florissante industrie naissait à Marvéjols. Depuis longtemps, la laine des moutons était utilisée sur place à la fabrication du drap, mais les méthodes étaient rudimentaires, les tissus obtenus n'étaient pas d'aussi bonne qualité que ceux qu'on faisait venir d'Angleterre.

En 1765, d'habiles ouvriers allèrent au-delà de la Manche étudier les procédés qu'employaient les Anglais. Ils les firent appliquer à Marvéjols et s'efforcèrent d'arriver aux mêmes résultats.

La famille DE CHAPEL D'ESPINASSOUX a occupé une grande place dans l'industrie des draps. Elle possédait une importante filature située à quelques centaines de mètres, aux portes de la ville, sur les bords de la Coulagne. Cet établissement existait encore, il y a une cinquantaine d'année et faisait travailler plus de trois cents ouvriers et ouvrières. D'autres courants commerciaux se sont créés depuis, et l'on ne fabrique plus maintenant de drap à Marvéjols.

Mais les D'ESPINASSOUX ont continué d'habiter le château de Pineton, situé auprès de l'ancienne manufacture. Cette belle demeure revenait en héritage aux aînés de la famille. C'est ainsi qu'en 1851, date de la naissance de Gabriel, elle était la propriété de son oncle, D'ESPINASSOUX DE VEIL. Son père, M. D'ESPINASSOUX-BRICOÛNE, qui était vice-président du Conseil général de la Lozère, avait sa maison beaucoup plus loin, dans le quartier où maintenant se trouve la gare de Marvéjols.

Les années d'enfance du jeune Gabriel se passèrent donc dans ce coin de France où l'aspect un peu sévère du site montagneux est tempéré par la vue si reposante des vastes prairies où la Coulagne au milieu de grands arbres promène son cours sinueux.

Dans le parc de Pineton, suivant le style du Grand Siècle, la nature est contrainte à revêtir des formes symétriques. De très bonne heure, Gabriel D'ESPINASSOUX y prendra le goût de la régularité, de l'ordre et de la discipline. A l'intérieur du château, une pièce surtout l'attirait, c'était la bibliothèque :

il y rencontrait son cousin Gérard, sensiblement plus âgé que lui, qui était un lecteur passionné. Gérard D'ESPINASSOUX passait la plus grande partie de son temps au milieu des livres; tout l'intéressait, et ce goût de l'étude allait en croissant avec les années. Malheureusement il devait mourir prématurément, et ce fut Gabriel qui devint, à la mort de son oncle, héritier du Château et de la bibliothèque.

Malgré les livres de Pineton, Marvéjols n'offrait que de faibles ressources intellectuelles.

Et puis, le séjour en Lozère, pendant les longs mois d'hiver, devait sans nul doute, manquer d'agrément. Aussi, M. D'ESPINASSOUX avait-il, à Montpellier, un appartement situé sur l'Esplanade, où il habitait une grande partie de l'année.

Son fils suivait les cours du Lycée, où il fut certainement un bon élève; car nous savons que son cousin GÉRARD lui avait communiqué son ardeur au travail. Bien qu'il fut de tradition dans la famille de ne poursuivre que des études désintéressées, le jeune Gabriel, dès qu'il eut passé son baccalauréat, éprouva le désir de dépenser son activité dans une carrière à la fois susceptible de satisfaire ses goûts d'indépendance et de lui procurer les résultats pratiques qu'il recherchait. Il ne pouvait mieux choisir que le Barreau et c'est dans ce but qu'il s'installa à Toulouse, chez ses cousins MALAFOSSE, pour y faire son Droit. Car, à cette époque, en 1868, la Faculté de Droit n'existait pas encore à Montpellier. La guerre de 1870 vint le surprendre au milieu de ses études juridiques. Il n'avait que dix-neuf ans, sa classe n'était pas encore appelée, mais il n'hésita pas à s'engager et fut de suite incorporé. La grande tourmente de 1914 et les inquiétudes actuelles nous font un peu oublier cette période critique de notre histoire. Il nous faut cependant garder fidèlement le souvenir des hommes de cœur qui, par leur dévouement et leur courage, ont contribué à sauver l'honneur du pays.

Après la signature de la paix, Gabriel D'ESPINASSOUX se remit au travail. Il ne voulait pas se contenter du bagage strictement nécessaire à un jeune avocat pour commencer à plaider, il attendit pour se faire inscrire au Barreau de Montpellier, d'avoir passé sa thèse de Doctorat. De son temps, le diplôme de Docteur en Droit avait une réelle valeur, il n'était recherché que par l'élite des étudiants, pour ceux qui voulaient

atteindre les plus hautes situations du Barreau et de la Magistrature.

Au Barreau de Montpellier, M. D'ESPINASSOUX sut conquérir une place fort enviable et qui serait devenue plus importante encore, s'il ne s'était retiré d'assez bonne heure. Les rares confrères qui lui survivent ont conservé le souvenir de ses élégantes plaidoiries, où la solidité de l'argumentation juridique savait s'allier avec la perfection de la forme.

M^e DE CHAPEL D'ESPINASSOUX a toujours eu le culte de la mesure, de la précision, de la clarté; c'est grâce à ces qualités si précieuses pour un avocat qu'il a pu souvent débrouiller des affaires assez complexes. Il s'était spécialisé dans les affaires d'expropriations de terrains; il eut à plaider notamment contre M^e PENCHINAT, avocat à Nîmes, qui représentait la Compagnie du Midi, lorsqu'eut lieu la construction du chemin de fer de Bédarieux à Neussargues. Ces procès furent l'occasion de joutes oratoires brillantes, auxquelles s'intéressaient tous les habitués du Palais.

Malgré ses succès au Barreau, mon distingué prédécesseur préférait la plume à la parole. Les recherches historiques le passionnaient, il aimait à pénétrer le sens profond d'une époque, à connaître tous les détails d'une vie privée. Les trop rares publications qu'il a laissées, et ce que nous savons de son caractère suffirent à nous révéler combien était développé son esprit d'analyse, et nous laissent deviner quel soin il apportait à tous ses travaux.

Son mariage l'avait apparenté à la famille D'ORFILA, le grand chimiste. Cette alliance lui permit de se procurer des documents inédits et d'écrire dans la *Revue hebdomadaire* une étude qui fut très remarquée sur la vie et les œuvres de ce savant.

C'est à Montpellier qu'il eut l'occasion de rencontrer Mlle ORFILA, petite-fille du doyen BÉRARD. Ses parents habitaient à Paris, rue Monsieur-le-Prince, mais elle venait chaque année pour passer l'hiver chez sa grand'mère, propriétaire de l'Hôtel Saint-André.

Les D'ESPINASSOUX étaient très liés avec Mme BÉRARD et les jeunes gens pouvaient se voir souvent. L'inclination qu'ils avaient l'un pour l'autre, plus encore que les convenances, tendait à les rapprocher. Ils se marièrent en 1880, à Saint-Germain-des-Près, dans cette église du vieux Paris où tant de générations se sont agenouillées. Je me représente par la pensée

ce que fut la cérémonie, le déploiement du cortège sous les voûtes enluminées par le pinceau angélique d'Hippolyte FLANDRIN, et le recueillement des époux en pénétrant dans ce sanctuaire où devait se sceller une union qui pendant cinquante-quatre ans, ne fut jamais troublée.

M. DE CHAPEL D'ESPINASSOUX gardait au plus profond de son cœur le respect des traditions et l'amour de la vie de famille. Il fut un fils irréprochable, un mari fidèle et un père dévoué. J'ai toujours soutenu que les qualités morales ne pouvaient que seconder l'intelligence et le travail. En vain citera-t-on comme exemple, de grands écrivains ou de grands artistes dont l'existence fut bouleversée par de violentes passions. Ces dérèglements n'ont pu que nuire à leur génie, qui, sans de pareilles entraves, eut peut-être atteint de plus hauts sommets.

Mais les hommes de génie sont rares et ne peuvent être pris comme modèles. Celui qui a su, pendant toute sa vie, suivre une ligne de conduite rigoureusement tracée, allier les qualités du cœur aux qualités de l'esprit, a droit à notre estime et à notre admiration.

Vous avez jugé ainsi en accueillant parmi vous D'ESPINASSOUX qui fut, au sens où l'on employait autrefois ce mot : un parfait honnête homme.

La collaboration qu'il vous apporta a été des plus fécondes, il était un des membres les plus assidus à vos séances, aussi devint-il président de la Section des Lettres, puis vice-président en 1927 et président de l'Académie en 1928.

Il avait une grande culture générale et sa formation littéraire ne l'empêchait pas de faire quelques incursions dans le domaine scientifique. C'est ainsi que son attrait pour la photographie devait le conduire à pousser très loin ses recherches sur cet art, qui est en même temps une science, exigeant beaucoup de connaissances et de soins minutieux.

Je m'en suis rendu compte en lisant le petit ouvrage qu'il publia en 1890 sur la détermination du temps de pose. Il m'a appris beaucoup de choses que j'ignorais et que doivent certainement ignorer la plupart des touristes qui se promènent avec un Kodak en bandoulière.

Tout est passé en revue dans ce traité pratique, l'exposition, l'intensité de la lumière, l'altitude, la température, la nature du sujet, les particularités de l'objectif et les facteurs chimiques. Les explications sont données d'une façon si claire qu'elles

peuvent être aussi bien comprises par les non initiés que par les professionnels, et ce n'est pas un mince mérite que d'avoir su présenter de façon attrayante tous ces détails techniques.

La photographie en couleur qui peut nous donner une reproduction absolument fidèle des spectacles de la nature, l'intéressait au plus haut point. Je ne le suivrai pas dans l'exposé très savant qu'il nous fait de cet art difficile et qui était encore à la période de tâtonnement au moment où il écrivit sa brochure. Depuis, il contribua à ses progrès en collaborant avec LUMIÈRE. Il fit à ce sujet une très intéressante communication à l'Académie, le 28 janvier 1924. Délaissant le côté scientifique, il se plaît à démontrer que la photographie peut acquérir les qualités de l'œuvre d'art, lorsque l'opérateur possède le tempérament d'un artiste.

Le but de l'œuvre d'art, nous dit-il, est de mettre en valeur ce qui, dans la nature, nous impressionne ou nous fait penser. Pour atteindre ce but, l'artiste doit à la fois imiter la nature et l'interpréter, c'est-à-dire exprimer le caractère essentiel d'un objet plus clairement et plus complètement qu'il n'apparaît dans la réalité; or, il n'est pas niable que par l'habileté du choix, par l'intelligence des ressources techniques, le photographe est en mesure de manifester sa personnalité et d'éveiller en nous des sensations choisies.

M. DE CHAPEL D'ESPINASSOUX avait certainement le tempérament d'un artiste, mais d'un artiste formé dans les disciplines de l'art français, à l'époque la plus glorieuse de son histoire; il était un classique dans toute l'acception du mot. La description qu'il nous fit des jardins de Versailles, le 26 février 1923, nous montre à quel point il aimait cet art français où tout est ordonné, disposé avec méthode, chaque chose mise en valeur, mais avec discrétion, où tous les détails concourent à l'harmonie de l'ensemble.

« Avec ses architectures, ses bronzes, ses marbres, ses fontaines, ses perspectives largement ouvertes sur un noble horizon, avec le resplendissement de ses nappes liquides qui, à mesure qu'elles se rapprochent du château se laissent encadrer et se transforment en miroir, avec ses escaliers et ses parterres qui conduisent, par des tapis de fleurs, des terrasses du Palais aux ombrages du Parc, et ce Parc lui-même finit en lointains de forêts, cet ensemble immense où se composent, dans l'accord le plus parfait, les jeux de la lumière, de la verdure et des

eaux, Versailles, chef d'œuvre de clarté et de magnificence, est par-dessus tout, une harmonie. »

M. D'ESPINASSOUX s'élève contre tout ce qui, à notre époque contemporaine, peut apporter des discordances dans cette harmonie qu'il voudrait voir continuer à régner dans les arts, dans les lettres et dans les usages. Vous vous souvenez de cette conférence à l'Académie, en 1927, sur l'inflation verbale où il nous fait remarquer, avec une ironie charmante, comment nous nous laissons aller, et sans y prendre garde, à employer des expressions ridicules par leur exagération à changer la signification des mots, à créer des néologismes barbares. « Les mots surmenés, dit-il, gagnent rarement en pittoresque ce qu'ils perdent toujours en finesse et en distinction; ils se font vulgaires quand ils ne deviennent pas grossiers, ils s'avilissent ».

Les sentiments eux-mêmes, car les mots sont faits pour traduire la pensée, ont perdu leur fraîcheur et leur pureté, et il continue ainsi: « L'amour de la nature s'est changé en une adoration sensuelle et mystique, le goût du pittoresque en la poursuite d'impressions éperdues, le souci de la réalité en la recherche de ce qu'elle a de plus brutal ». « La mélancolie est devenue pessimisme et la tendresse hystérie ».

Cette tendance à l'hyperbole n'est pas française, elle nous vient de l'étranger. Les Allemands n'ont qu'un mot pour exprimer leur admiration: c'est Kolossal. Lorsqu'ils étaient en train de détruire la cathédrale de Reims, ils se flattaient de vouloir en construire une autre beaucoup plus grande. La France qui, pendant si longtemps, avait imposé ses goûts aux pays voisins, s'ingénie maintenant à imiter tout ce qui lui vient d'Allemagne, d'Amérique ou de plus loin encore.

M. D'ESPINASSOUX voulait rester un représentant de la vieille France, il se refusait à abdiquer, à se laisser gagner par les idées nouvelles.

Assez fortuné pour conserver son indépendance et vivre de la vie qui lui plaisait, il partageait son temps entre le séjour à Montpellier où les travaux de l'Académie occupaient une grande partie de son activité, et sa résidence de Marvéjols.

Son commerce était délicieux, le ton légèrement ironique qu'il employait parfois était tempéré par une urbanité exquise, une affabilité de grand seigneur. Il veillait avec soin sur sa santé qu'il savait fragile. Lorsque commençaient les grosses chaleurs, on le voyait venir aux séances avec un petit éventail de poche

dont il se servait fréquemment, mais dès le mois de juin, il se hâta de regagner ses montagnes pour y respirer un air plus léger et retrouver l'abri de son cher Pineton. Sans cesse, il y apportait de nouvelles améliorations, voulant y trouver un jardin de Versailles en miniature. Il avait une passion pour les fleurs et en cultivait les plus belles variétés.

C'est au milieu des fleurs et au milieu des livres qu'il passa les derniers mois de son existence.

Son emploi du temps était minutieusement réglé, il aimait que chaque chose vienne à son heure, et il s'adaptait mal aux circonstances imprévues. Il avait toujours été ainsi, mais à 83 ans, chaque changement dans ses habitudes l'affectait profondément. Le mariage de sa fidèle secrétaire, Renée, fille d'un de ses domestiques, lui-même depuis près de quarante ans à son service, le laissa désemparé. Ses forces l'abandonnaient peu à peu, il ne marchait qu'avec de grandes difficultés, sa belle énergie ne pouvait plus avoir raison de son corps défaillant.

Il s'éteignit doucement, le 23 novembre 1935, entouré des siens, dans ce coin de France qui avait été le berceau de sa famille, auquel il était étroitement attaché et qu'il avait voulu modeler à l'image de la plus grande France, de la France victorieuse et puissante qu'évoquaient, en lui, les jardins de Versailles et le Peyrou de Montpellier.

Réponse de M. J. VALÉRY

MONSIEUR,

Je suis particulièrement heureux et honoré d'avoir été désigné par mes collègues pour vous recevoir dans notre compagnie, de même que je me suis félicité de l'accueil favorable qu'ils ont bien voulu faire à ma proposition le jour où je leur ai conseillé de porter leurs suffrages sur votre nom.

Ils ont pensé, comme moi, que notre Académie réaliserait une acquisition précieuse en vous appelant à remplir dans son sein la place laissée vacante par la mort de M. D'ESPINASSOUX.

C'est que, comme notre si regretté collègue, vous vous recommandiez à leur choix aussi bien par des qualités morales que par des qualités intellectuelles, les unes et les autres, d'un mérite rare.

Par des qualités morales, car il suffit de vous avoir approché pour éprouver la séduction qui se dégage de votre personne. Comme votre prédécesseur, vous faites preuve en toute circonstance, d'une courtoisie et d'une aménité bien propres à vous conquérir les cœurs; comme lui, vous savez entretenir des conversations invariablement agréables et intéressantes, qui ne sont jamais banales, qui sont toujours instructives.

Par des qualités intellectuelles, aussi variées que le furent les siennes, car, ainsi que vous venez de le rappeler avec beaucoup de bonheur, Gabriel D'ESPINASSOUX s'était, d'abord, adonné aux études juridiques; il avait conquis le grade de Docteur en Droit à une époque où ceux, en très petit nombre, à qui ce titre était conféré ne l'obtenaient qu'après avoir subi des épreuves d'une réelle difficulté.

Il s'était intéressé, aussi longtemps que son état de santé le lui avait permis, aux sports, à la chasse, en particulier, et il avait manifesté ses goûts cynégétiques en choisissant comme sujet de ses thèses de doctorat, soutenues en 1886, *l'Etude de la chasse en Droit romain, dans l'ancien Droit, dans le Droit moderne*.

Vous avez mentionné la part qu'il a prise, par la publication d'un ouvrage, dont le succès fut grand, au développement de l'art et de la science photographiques; et la lecture des procès-verbaux de nos séances vous a appris qu'il avait fait bénéficier l'Académie de communications sur la photographie en couleur, qu'il avait illustrées — c'est le cas ou jamais d'employer cette expression — par la projection de très beaux clichés, d'un caractère véritablement artistique, dont il était l'auteur.

Enfin, c'était aussi, — et c'était surtout — un lettré.

Non content d'avoir beaucoup lu — et cela, en faisant preuve d'un esprit critique très affiné et du goût le plus sûr — il écrivait avec la plus grande pureté; il se révoltait contre le sans-gêne qu'affichent à notre époque trop d'écrivains en vue; par contre, le style des communications qu'il nous faisait, était toujours ciselé avec le plus grand soin.

Or, de même que lui, vous avez, s'il m'est permis d'employer une expression peu académique, il est vrai, mais très expressive, plusieurs cordes à votre arc.

Officiellement, vous êtes un fonctionnaire d'un rang élevé et un financier. Tous ceux d'entre nous qui ont été amenés à entrer en contact avec vous à l'occasion des fonctions si importantes et, à l'heure actuelle, si délicates à remplir, dont vous avez la charge, savent avec quel tact et quelle compétence vous vous en acquittez. Ceci, au surplus, n'est pas fait pour surprendre quand on sait qu'à la différence de trop de vos collègues qui font leurs débuts dans l'Administration des finances à un âge, où, loin de se mettre en apprentissage, ils ne devraient aspirer qu'au repos, vous avez derrière vous une longue et très honorable carrière administrative au cours de laquelle vous avez pu et vous avez su vous initier à tous les rouages de l'organisation financière, si complexe de notre pays, et vous faire distinguer par vos mérites dans tous les postes que vous avez été appelé à remplir, soit à Paris, soit en province, une fois que, vos études de Droit terminées — et, de même que M. D'ESPINASSOUX, vous les avez portées jusqu'au Doctorat — vous êtes entré dans l'Administration.

Mais, quelles qu'aient été les différentes fonctions dont vous avez été chargé, vous avez toujours su pallier l'austérité de vos occupations professionnelles en consacrant vos heures de loisir au culte de la musique. Vous êtes, en effet, un musicien fervent et, soit que vos doigts courent sur les touches d'un Pleyel ou d'un Erard, soit qu'ils fassent vibrer les cordes d'un violoncelle, vous charmez vos auditeurs pour peu qu'ils aient le sentiment de la belle musique. Au surplus, vous ne vous en tenez pas là. Vous n'êtes point seulement un exécutant, vous êtes aussi, à vos heures, un compositeur, et un compositeur heureux. Ce n'est pas tout. Vous êtes, de plus, un musicographe averti, car dans les nombreuses résidences qui ont été les vôtres, vous avez traité avec talent, soit dans des articles de journaux ou de revues, soit dans des conférences très applaudies, des sujets touchant à la musique.

Des divers travaux que vous a ainsi inspirés l'art, placé par le paganisme, sous le patronage de la muse Euterpe et par le Christianisme, sous celui de Sainte Cécile, le plus important — et de beaucoup — est le beau volume, écrit en collaboration avec M. Jean DE NAHUQUE, où vous avez retracé avec tant de

bonheur, la vie de ce musicien éminent, de ce pianiste hors ligne que fut Francis PLANTÉ.

C'est un livre d'une lecture singulièrement attachante, car vous avez su y faire vivre le personnage si original qui en fait l'objet, et l'intérêt de cette biographie est habilement rehaussé par les anecdotes nombreuses, les unes amusantes, les autres touchantes, mais toutes spirituellement racontées, dont vous l'avez émaillé.

L'art, avec lequel vous avez su les narrer, montre, enfin, que vous êtes un lettré véritable, et c'est là encore un trait par lequel vous ressemblez à votre prédécesseur.

Mais ce n'est pas tout. Vous ne vous êtes pas borné à étudier l'histoire de la musique; vous êtes aussi l'auteur d'un essai d'histoire locale d'un très grand intérêt.

Pendant votre séjour dans le Cher, votre attention s'est portée sur le régime politique singulier, absolument unique, dont a joui, durant plusieurs siècles, une localité de ce département, la commune d'Henrichemont. Soit sous ce nom, qui lui fut donné par SULLY, lorsqu'il en devint le seigneur, pour honorer ainsi le grand souverain dont il était le Ministre, soit sous celui de Boisbelle qu'il portait auparavant, ce lambeau du territoire français y a constitué, jusqu'en l'an de grâce 1766, un véritable petit royaume, soustrait à l'autorité du Roi et jouissant de tous les attributs de la souveraineté. Dans une conférence qui obtint un très grand succès, vous avez décrit minutieusement l'organisation de cet Etat minuscule, et surtout vous vous êtes attaché à rechercher ses origines sans craindre de remonter pour cela jusqu'à l'époque romaine...

Le soin et la méthode dont vous avez fait preuve au cours de cette étude, vous les apportez dans tous vos travaux. Le discours que l'Académie vient d'entendre, en fournit un témoignage probant, car vous n'aviez pas connu M. D'ESPINASSOUX. La tâche, dont vous deviez vous acquitter en venant nous parler de lui, était donc particulièrement ingrate. Mais elle ne vous a pas rebuté. Loin de là, vous l'avez entreprise avec le zèle le plus louable, cherchant à vous procurer de tout côté des renseignements propres à vous éclairer sur la personnalité de celui dont vous aviez à présenter l'éloge. Vous avez même poussé la conscience jusqu'à vous rendre dans ce château de Pineton, où il était venu au monde et où il en est sorti, où il avait passé

tant de journées de sa longue existence, où son souvenir est conservé religieusement et ne s'éteindra pas de sitôt...

Aussi, ceux qui, comme moi, ont joui de sa précieuse amitié pendant un demi siècle, ou même davantage, nous l'avons vu revivre dans le portrait que vous venez de nous en tracer et où nous l'avons parfaitement reconnu.

Grâce à votre discours, la figure de cet homme de bien, de ce patriote convaincu, de cet écrivain, de ce chercheur, vivra dans les Mémoires de notre Académie et méritera d'exciter l'intérêt de tous ceux qui, après notre disparition, viendront à les consulter.

Avant de m'arrêter, je ne puis m'empêcher d'exprimer le sentiment de profonde mélancolie dont je suis étreint en vous adressant cette réponse à votre compliment.

C'est qu'alors qu'elle était déjà préparée, une fâcheuse nouvelle nous est arrivée.

Frappé brusquement par une mesure inattendue, qui va priver l'Etat d'un des meilleurs parmi ses serviteurs, vous allez être contraint d'abandonner dans quelques mois ces fonctions dans lesquelles vous rendez des services si méritoires.

Notre Académie aura donc le regret de vous perdre, alors qu'elle commençait à peine à vous posséder, et elle va se trouver frustrée dans son espoir de vous voir prendre une part active à ses travaux.

Qu'il me soit permis, cependant, d'exprimer un vœu, auquel tous nos confrères s'associeront certainement. C'est que, séduit par la beauté de notre climat et par les agréments de notre ville, enchaîné par les amitiés que vous avez su vous y créer, vous preniez le parti d'y rester et d'y passer les années, que je souhaite très longues, durant lesquelles vous jouirez des loisirs de la retraite.
